

Pourquoi le miel se fait aussi rare

Autor(en): **Rein, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2010)**

Heft 18

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-832150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pourquoi le miel se fait aussi rare

En Suisse comme ailleurs, l'abeille domestique n'échappe pas au « syndrome d'effondrement » qui décime des colonies entières. Attention, si l'*Apis mellifera* devait disparaître, ce serait une vraie catastrophe pour l'homme!

Les apiculteurs ont le bourdon! Depuis 2000, leurs colonies se meurent peu à peu. «La moyenne annuelle des pertes est de 30%, assène le Sierrois François Juillard, président de la Société d'apiculture romande (SAR) et propriétaire d'une vingtaine de colonies. Généralement, c'est toute la colonie – soit quelques milliers d'individus – qui est retrouvée sans vie à la sortie de l'hiver, alors même qu'il reste beaucoup de nourriture dans la ruche. Tout apiculteur connaît un jour pareil carnage. Nous y sommes confrontés environ chaque trois ans.» Ces disparitions massives, qui interviennent surtout dans l'hémisphère nord, sont nommées «syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles».

La faute à un acarien?

Mais qui sont les bourreaux de nos chères abeilles domestiques (*Apis mellifera*), productrices de ce miel aux nombreuses propriétés, notamment antiseptiques? La question peine à trouver réponse, en dépit d'une collaboration internationale de recherche qui s'est intensifiée depuis deux ans. Jean-Daniel Charrière, ingénieur

agronome à la station de recherches Agroscope de Liebefeld, fait le point: «Le coupable n'a pas été clairement identifié. Les récentes études montrent qu'il y a un lien étroit entre les charges de virus et l'état de la colonie. En revanche, on ne sait pas si ces virus sont la conséquence du dysfonctionnement ou son origine.»

Les plus gros soupçons se portent sur un acarien trapu originaire d'Asie répondant au doux nom de *varroa* et arrivé en Suisse dans les années quatre-vingt. Il suce le sang des larves, les affaiblit, ce qui les rend vulnérables aux virus et aux bactéries, quand ce n'est pas directement lui qui en est le vecteur. «Les ondes liées à la téléphonie mobile et les pesticides, au centre de plusieurs hypothèses, ne sont pas décisifs, car des ruches de montagne, loin des antennes de téléphonie et des cultures, ont été sévèrement touchées», affirme Jean-Daniel Charrière.

Pour l'heure, selon l'ingénieur agronome, seul un traitement anti-*varroa* efficace permet de limiter les dégâts: «Un apiculteur qui n'en utilise pas le paie cash, ce qui n'était pas le cas il y a une quinzaine d'années. Mais les méthodes ne sont pas simples, et demandent du temps,

du doigté et de la rigueur, dont manquent certains apiculteurs.» Et François Juillard d'ajouter: «Il y a plusieurs traitements possibles, mais leur efficacité dépend souvent des fluctuations des températures extérieures. On peut toutefois avoir de bons résultats.»

A prix d'or

Malgré ces efforts, le miel se fait d'autant plus rare, d'autant plus que le climat suisse ne permet qu'une seule récolte par an, entre fin mai et mi-juillet. La logique économique voudrait donc que cette substance n'ait pas seulement la couleur de l'or, mais aussi son prix. François Juillard, apiculteur, relativise: «Les personnes qui achètent directement chez le producteur paient toujours le même prix, entre 20 et 25 francs le kilo. En Suisse, les apiculteurs sont presque tous des amateurs, et ne s'occupent que de douze ruches en moyenne. Notre but n'est pas de nous enrichir.»

Le discours est-il le même chez les deux géants suisses de la distribution? «Nous n'avons pas de difficulté d'approvisionnement en miel suisse, qui représente 20% du miel que nous vendons, confie-t-on chez Coop. La relation de fidé-

lité qui nous lie aux deux mêmes producteurs depuis des années fait que nous avons toujours assez de miel suisse pour couvrir la demande de notre clientèle. Nous n'avons donc pas augmenté nos prix.» Chez Narimpex, en revanche, qui approvisionne Migros de sa marque Nectafloor, on affiche une augmentation de près d'un franc aux 500 grammes. «C'est dû à ce syndrome, mais aussi aux conditions climatiques, qui n'ont pas été favorables aux récoltes cette année», confie Reto Fantoni, responsable des achats. Sur les rayons de Migros, dont le miel suisse représente 8% de l'assortiment, cela se traduit

par un prix qui a augmenté de près de 10%.

Un avenir incertain

Un prix qui pourrait encore grimper à l'avenir... Car une autre menace plane sur la tête de l'abeille domestique: l'arrivée imminente en Suisse du frelon asiatique, qui a été importé par mégarde de Chine en France, où il se propage depuis environ cinq ans. Celui-ci tue les abeilles une par une pour nourrir ses larves. François Juillard se veut cependant confiant. On ne demande qu'à le croire, car si l'espèce disparaissait, les conséquences seraient catastrophiques.

«Près de 80% des plantes à fleurs dépendent de la pollinisation par les insectes pour se reproduire, et quatre fois sur cinq, c'est l'abeille domestique qui s'en charge, précise Jean-Daniel Charrière. Bien plus que les maigres récoltes de miel, c'est plutôt le déficit de pollinisation des plantes cultivées et sauvages qu'il faut craindre.» On ne peut donc qu'espérer que les apiculteurs prennent leur mal en patience, puisque le destin des abeilles domestiques – que l'on ne trouve plus à l'état sauvage en Europe depuis l'arrivée du *varroa* – dépend de l'homme. Et inversement!

Frédéric Rein



Générations Plus vous propose en exclusivité une sélection de miels monofloraux. Une aubaine pour les gourmands et aussi l'occasion de renforcer vos défenses immunitaires avant l'hiver. Voir en page 86.

La liste rouge s'allonge

On a coutume d'associer le miel aux abeilles. Pourtant, l'abeille domestique est la seule en Europe à transformer le nectar en miel. «Les 585 espèces d'abeilles sauvages de Suisse n'ont pas besoin d'en fabriquer pour tenir l'hiver, car elles ne vivent que quelques mois et ne connaîtront jamais cette saison», souligne l'entomologiste Christophe Praz. Les espèces sauvages sont d'ailleurs solitaires, et ne possèdent pas le sens social de leurs cousines domestiques. Elles ont cependant en commun un avenir incertain... Près de 10% des abeilles sauvages ont déjà disparu, alors qu'environ 50% des

espèces restantes sont sur la liste rouge des espèces menacées en Suisse. La faute à des habitats qui ont disparu ou se sont dégradés. Toutefois, comme le souligne Christophe Praz, ces espèces pourraient avoir un rôle important à jouer dans le futur: «Aux Etats-Unis, des espèces d'abeilles sauvages d'élevage sont déjà commercialisées pour assurer la pollinisation des champs des agriculteurs, et ainsi pallier les pertes des abeilles domestiques, également victimes du «syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles». En revanche, elles ne produiront jamais de miel... F. R.

